

Reconnaître le Ressuscité à travers les plaies touchées *

Gérard SIEGWALT

Reconnaître le Ressuscité, tel est le thème de ces temps de réflexion. Hier, nous avons entendu le récit des pèlerins d'Emmaüs selon Luc 24. Le thème de ce récit était : *reconnaître le Ressuscité à travers l'écoute*. Aujourd'hui, le thème c'est : *reconnaître le Ressuscité par les plaies touchées*. Hier, j'ai dit le décalage apparent entre le thème *reconnaître le Ressuscité* et le jour d'hier, c'était jeudi saint. Mais nous avons dit : la mort de Jésus pointe vers sa résurrection. Elle porte en elle déjà sa résurrection. Comme la résurrection, de son côté, renvoie à la mort. Aujourd'hui, avec les plaies, il semble qu'il y a convergence, qu'il y a rencontre avec le jour d'aujourd'hui, vendredi saint. Mais l'évangile que nous lirons, celui de Thomas touchant les plaies de Jésus, c'est un évangile de Pâques. Il s'agit des marques des plaies du Crucifié-Ressuscité. Alors, arrêtons-nous d'abord au vendredi saint, pour éclairer à partir de lui, le récit de la manifestation du Ressuscité à Thomas.

Vendredi saint. Nous connaissons les annonces que Jésus a faites durant son ministère terrestre, de sa mort et de sa résurrection. Jésus, par trois fois, selon les trois premiers évangiles, avait dit qu'il fallait que le Fils de l'homme, c'est-à-dire lui-même, souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, par les scribes, par les prêtres, qu'il soit mis à mort et que, après trois jours, il ressuscite. Sa mort n'était qu'en apparence l'échec de sa vie, de son ministère, de sa personne. Si Jésus a été livré par Judas, s'il a été livré par le pouvoir religieux, le Sanhédrin, s'il a été livré par le pouvoir politique, Pilate, Jésus savait que son obéissance pouvait aller jusque là. Son obéissance au Père dont il se savait le Fils serviteur, celui annoncé par la prophétie du serviteur souffrant d'Ésaïe 53 : « Objet de mépris et rebut de l'humanité, homme de douleur et connu de la souffrance. Comme ceux devant qui on se voile la face, il était méprisé et déconsidéré. Or, c'était nos souffrances qu'il supportait et nos douleurs dont il était accablé. Et nous autres, nous l'estimions châtié, frappé de Dieu et humilié. Il a été transpercé à cause de nos péchés, écrasé à cause de nos crimes. Le châtement qui nous rend la paix est sur lui et c'est grâce à ses plaies que nous sommes guéris. »

Oui, peut dire Jésus aux pèlerins d'Emmaüs, « ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans la gloire ? ». Et, est-il précisé, « commençant par Moïse et parcourant tous les prophètes, il leur interpréta dans toutes les Écritures, ce qui le concernait ». Il faut une clé d'interprétation pour le vendredi saint. Comme il faut une clé d'interprétation pour nos propres vendredis saints. Nos épreuves de toutes sortes. Une clé d'interprétation ne donne pas une explication, mais elle indique une direction dans laquelle chercher. Saint Paul exprime cela à sa manière quand il écrit dans l'épître aux Romains, au chapitre 5 : « Nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu. Que dis-je ? Nous nous glorifions encore des tribulations » – des détresses, des épreuves, des misères – « nous nous glorifions encore des tribulations, sachant bien que la tribulation produit la constance, la constance une vertu éprouvée, la vertu éprouvée l'espérance. » Nous nous glorifions encore des tribulations, sachant bien que la tribulation produit, je saute les intermédiaires, la tribulation produit l'espérance.

Mais alors, la question se pose : cela vaut-il simplement pour nous, pour les lecteurs de l'Ancien et du Nouveau Testament, pour les chrétiens, pour la tradition judéo-chrétienne ? Le mystère du vendredi saint, c'est-à-dire la réalité du vendredi saint dépasse la particularité de la tradition judéo-chrétienne. Le mystère du vendredi saint est un mystère d'universalité, une réalité universelle. Comment en serait-il d'ailleurs autrement ? Si ce mystère vaut pour nous, pouvons-nous nous soustraire à notre appartenance à l'humanité plus vaste, dans notre propre famille, dans notre groupe social, dans notre

* Ce texte est établi à partir de l'enregistrement d'une cassette audio. Le style oral a été conservé.

pays, dans la terre habitée ? Imaginons-nous que quelque chose de décisif pourrait concerner notre seule personne sans concerner toute la réalité à laquelle nous sommes inextricablement liés ? Mais Jésus n'avait-il pas lui-même étendu la portée de l'évangile, la portée du mystère de sa personne au monde entier en disant de manière prospective, après sa résurrection, à ses disciples : « allez, de toutes les nations, faites des disciples ». Mais il s'exprime aussi rétrospectivement. Souvenons-nous de cette parole qu'il dit concernant lui-même : « Avant qu'Abraham fût, je suis ». Et rappelons-nous le prologue de l'évangile de Jean où il est question du Verbe qui devient chair dans la personne de Jésus de Nazareth, que nous confessons comme le Christ, le Logos, qui devient homme, mais où cette affirmation du Logos, du Verbe, de la Parole qui devient chair est référée à la Parole depuis l'origine : « Au commencement était la Parole et la Parole était avec Dieu et la Parole était Dieu. Tout a été fait par elle et rien de ce qui est n'a été fait sans elle ». Le Christ, la Parole incarnée, l'Universel concret, comme dit Hegel. L'Universel concret, une réalité universelle, agissante partout, de manière latente, de manière cachée et qui désormais se dévoile, se dit, se nomme. Mais, il y a plus. Il n'y a pas seulement l'œuvre créatrice depuis l'origine qui se nomme avec ce Christ Jésus, notre frère. Il y a également l'œuvre rédemptrice, salvatrice, qui précède celle qui se concrétise sur la croix de Golgotha.

Il faut citer ici une affirmation qui est très peu présente dans la tradition occidentale, aussi bien catholique romaine que protestante, mais qui est très centrale dans la tradition orthodoxe. Le texte que je lis là se trouve dans Apocalypse 13, verset 8. Je vais d'abord le lire dans la traduction à laquelle nous sommes habitués. Il est question de « ceux dont le nom n'est pas inscrit dans le livre de vie de l'Agneau immolé ». Il y a une adjonction : « depuis le commencement du monde ». Dans la plupart de nos traductions occidentales, on lit alors, on interprète ce passage ainsi : ceux dont le nom n'est pas écrit dès l'origine du monde dans le livre de vie de l'Agneau immolé. Cette affirmation fait sens. Elle a toute sa raison d'être. Mais, si nous prenons le texte grec dans son énoncé cursif, il faut lire : ceux dont le nom n'est pas écrit dans le livre de vie de l'Agneau, immolé dès la fondation du monde. L'Agneau immolé dès la fondation du monde. Il y a une souffrance éternelle dès la fondation du monde, de Dieu, dans le Fils. Celui qui sera désigné par Jean-Baptiste comme l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde. Il y a une souffrance rédemptrice, salvatrice, de Dieu, dans le Fils, dans le Fils éternel depuis l'origine. C'est là le mystère caché depuis la fondation du monde, comme s'exprime Saint Paul. Ce Fils, Agneau immolé dès la fondation du monde, est le même que la Parole créatrice qui est à l'origine du monde. La Parole créatrice, comme le Fils rédempteur, Agneau immolé dès la fondation du monde, universel, une réalité universelle, un mystère universel qui devient concret, perceptible dans la personne de Jésus de Nazareth, dans l'histoire de cet homme et dans l'aboutissement de cette histoire sur la croix de Golgotha.

Depuis l'origine du monde. Ce mystère est agissant, qui se révèle le vendredi saint sur la croix de Golgotha. Depuis l'origine du monde. Et nous pouvons ajouter : jusqu'à la fin du monde. Souvenons-nous de la parole de Pascal : « le Christ est en agonie jusqu'à la fin du monde, tant que dure le péché des hommes. Il ne faut pas dormir pendant ce temps-là ». Et cela est en consonance avec ce passage de l'épître aux Hébreux, dans Hébreux 7, verset 25 : « Il – Dieu – est capable de sauver de façon définitive ceux qui par lui – par le Christ – s'avancent vers Dieu, étant toujours – le Christ – vivant pour intercéder en leur faveur ». Il n'est pas seulement l'Agneau immolé dès la fondation du monde, mais il est à la droite du Père, celui qui continue à s'immoler, à s'offrir dans l'intercession pour le salut du monde.

Le vendredi saint, un mystère d'universalité. Mais, s'il en est ainsi, quel est alors le propre des chrétiens ? Notre spécificité tient à une seule chose : les chrétiens proclament, confessent le nom du Christ. Ce n'est pas là une supériorité que nous aurions par rapport aux autres. Il n'y a pas de supériorité de la grâce. La grâce fait de nous des pauvres en esprit. Telle est la première des béatitudes. Pas seulement la première béatitude. La première *des* béatitudes, concernant les pauvres en esprit. Il n'y a pas de supériorité à connaître le nom du Christ. Il y a une responsabilité. Il n'y a pas de supériorité de la grâce. Il y a une responsabilité des graciés. Il s'agit de nommer, de nommer encore pour que, par la nomination, par la confession, par l'annonce, la réalité du nom du Christ, la puissance créatrice de vie qui est inhérente à ce nom soit perçue aussi par d'autres et jusque dans les structures de notre monde. Le vendredi saint dont le sens éclate à Pâques a une portée universelle dont il importe que nous balbutions dans nos vies les implications.

Venons-en maintenant à Pâques. Nous parlons dans ces trois moments de réflexion, hier, aujourd'hui et demain, des manifestations indirectes du Ressuscité. Il y a des manifestations directes, mais elles représentent des cas exceptionnels. C'est le cas pour Marie de Magdala, le matin de Pâques. C'est le cas pour les disciples réunis dans la chambre haute le soir de Pâques. Mais, même pour ces cas privilégiés, manifestement cette première manifestation n'a pas été vraiment concluante puisque nous lirons dans un instant que le dimanche après Pâques, huit jours après, ils sont à nouveau enfermés dans la même chambre haute, comme si la résurrection ne s'était pas produite. Tout, au plan spirituel, manifestement, a besoin de temps pour manifester sa charge créatrice. Même ceux de la première heure avaient besoin de cette nouvelle expérience qui allait confirmer ce qu'ils avaient vécu huit jours auparavant. Il y a une patience de Dieu. Il y a la grâce du temps. Et toujours à nouveau, nous voulons être au but sans faire le chemin qui mène au but. Ce chemin est comme indiqué par cette espace de temps, par ces huit jours entre Pâques et huit jours après.

Il y a les cas privilégiés. Je viens de les nommer. Mais il y a aussi les absents du premier jour. Il y a Thomas. Thomas est ailleurs ce jour-là, le jour de Pâques. Il y a de ceux qui sont ailleurs. Qui sont toujours ailleurs pensons-nous. Nous les appelons ceux du dehors et Thomas a de quoi être ailleurs. Son surnom est Didyme. Thomas, c'est le jumeau. C'est un homme qui est deux en un homme. Double. Partagé. Jumeau. Ce n'est pas là un jugement de valeur sur lui, c'est un constat. Thomas doit faire lui-même avec, avec celui qu'il est. C'est cette dualité qui est le matériau avec lequel se construit sa vie. Il doit intégrer cette dualité en lui-même. Tel est le programme qui lui est prescrit par ce qu'il est de par sa naissance. Il est Didyme. Thomas Didyme. Point n'est besoin de s'appeler Thomas pour être un Thomas. Et bien, il y a un évangile, également pour Thomas. Une bonne nouvelle pour lui. Il y a déjà un évangile, une bonne nouvelle pour des jumeaux qui sont deux êtres différents. Pensons aux jumeaux qui sont nés à Isaac et à Rébecca. Ce sont Ésaü et Jacob. La grande tentation des jumeaux, et ce récit sur Jacob et Ésaü nous le montre – il se trouve dans le livre de la Genèse – c'est la fusionnalité, la confusion. L'histoire de Jacob et d'Ésaü est riche de cela. Jacob, le cadet, conquiert le droit d'aînesse qui revient à Ésaü, et il le conquiert au détriment de son frère. Il se substitue à son frère. De plus, Jacob surprend la bénédiction de son père Isaac, bénédiction qui devait aller à son frère Ésaü. Il y a une confusion, sur toute la ligne, dans ce cycle de Jacob. La seule parade à cette tentation, ce péril qui est un péril mortel pour des jumeaux, la seule parade, le seul remède à cette confusion, c'est la distinction. Ce n'est pas la différence entre des êtres humains qui est problématique. La différence est au contraire la loi de la création. La création qui est d'une extraordinaire diversité. Cela fait la richesse de la création et aussi de l'humanité. Ce qui est problématique c'est soit la confusion de l'uniformisation, soit la différence de l'opposition. La différence de la guerre, de la haine, du mépris de l'autre. De l'autre qui n'est pas moi, ou comme moi. Jésus dit : il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. Une demeure pour Jacob et une demeure pour Ésaü. Une demeure pour le protestant, comme pour le catholique romain et pour l'orthodoxe, et pour le juif, et pour le musulman, et pour tous les autres.

Il y a aussi un évangile, une bonne nouvelle pour Thomas le jumeau, dans l'unité de sa personne. Une unité qui est une dualité. Il est jumeau en lui-même. Il y a une bonne nouvelle pour Thomas, pour ceux qui sont toujours un peu ailleurs, au dehors, hors du camp où les choses semblent se passer. Nous avons déjà entendu cette lecture hier, à midi. Je voudrais la reprendre. Ce sont quelques lignes de l'épître aux Hébreux, un peu difficiles, mais dont le sens peut être décrypté. L'auteur parle de la fête juive des expiations, Yom Kippour, où le grand-prêtre aspergeait le saint des saints avec le sang des animaux immolés, mais où les corps de ces animaux sacrifiés étaient brûlés en dehors du camp. « Ces animaux, en effet, dont le grand-prêtre porte le sang dans le sanctuaire, pour l'expiation du péché, leurs corps sont brûlés en dehors du camp. C'est pourquoi Jésus lui aussi, pour sanctifier le peuple, par son propre sang, a souffert hors du camp, hors de la porte. Par conséquent, pour aller à lui, sortons en dehors du camp, en portant son opprobre. » Thomas, pour ainsi dire, hors du camp. Et c'est là que va Jésus. Il va hors les murs, *extra muros*. Le lieu d'action de Dieu n'est pas seulement *intra muros*, maintenant, dans cette magnifique église, dans le temple, mais le lieu d'action de Dieu est aussi *extra muros*, hors du temple. Le lieu d'action de Dieu n'est le sacré, la *fanum*, le temple, que si c'est aussi le *pro-fanum*, le profane, ce qui est devant le temple. Le lieu d'action de Dieu n'est l'intérieur que si c'est aussi l'extérieur. N'est le dedans, que si c'est aussi le dehors.

Thomas, l'homme du dehors, de l'ailleurs, mais qui a aussi, tout dehors qu'il soit, un dedans. Ce dedans est signifié ici, dans le texte que je lirai, par le fait que Thomas se trouve dans la chambre

haute, lieu de rencontre des disciples, huit jours après. Le dehors est signifié par le fait que, huit jours après, alors que tout est déjà terminé, Thomas est là. L'histoire de Thomas, c'est comment hors du camp, comment le dehors peut devenir lieu d'apprentissage de la foi, lieu de manifestation du Ressuscité.

Maintenant, lisons notre texte de ce matin dans l'évangile selon Saint Jean, au chapitre 20, à partir du verset 24 : « Si ne vois à ses mains la marque des clous, si ne mets le doigt dans la marque des clous et si je ne mets la main dans son côté, je ne croirai pas » et huit jours plus tard : « mon Seigneur et mon Dieu ». Pour Thomas, le dimanche de Pâques, c'était un appel à croire quelque chose. Ce que les autres avaient raconté : il nous est apparu. Et huit jours après, Thomas sait que la foi n'est pas foi en quelque chose, mais foi en quelqu'un. Il y a ici le passage du croire quelque chose dans le croire en Dieu. Il y a passage de la foi, ou de la non-foi en quelque chose, à la foi en Lui. Et comment ce passage s'effectue-t-il ? Et bien, en traversant le hors le camp, en traversant le désert de ces huit jours entre Pâques et huit jours après. Ainsi ce récit, dans son réalisme apparent, empirique, de fait, est ouvert à un réalisme plus profond encore. Un réalisme spirituel.

L'évangile de Jean est un évangile à double plancher, si vous voulez, où il y a renvoi toujours, à une signification en profondeur. C'est cela qu'on entend par le symbolisme de l'évangile de Jean, où le sens immédiat renvoie à un sens plus profond qui est présent dans le sens immédiat lui-même, mais qui en dit toute la charge de profondeur. Le sens immédiat du texte c'est que Thomas, Didyme, le jumeau, le double, est, avant d'accéder à l'autre phase des choses, un réaliste. Il veut voir. Et bien, l'évangile donne raison au réalisme. Il faut une expérience. Nous ne croyons pas sur ouï-dire seulement, mais à la suite d'une expérience du Ressuscité.

Le même évangéliste, Jean, auteur aussi de la première épître de Jean, peut rappeler le fait que « ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie... » c'est cela que nous annonçons. Le réalisme de Thomas n'est pas critiqué. Il est exaucé. Thomas fait l'expérience du Ressuscité. Il demande à voir, il voit. Il demande à toucher, il touche. Mais, huit jours après. C'est-à-dire, cela prend du temps. Nous ne sommes pas tous au même rythme. Surtout pas au plan spirituel. Et les huit jours, pour certains, c'est huit ans, ou c'est vingt ans, ou c'est quatre-vingts ans. Lorsque Thomas après ces huit jours rencontre le Ressuscité, la parole lui est dite par ce dernier, le Christ : « parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru ». Et nous entendons dans cette parole de Jésus comme une sorte de blâme à l'égard de Thomas, mais le texte a un sens plus profond. Il est indiqué par le commentaire que Jean ajoute : « Jésus a accompli en présence des disciples, encore bien d'autres signes ». Il s'agit donc, dans cette histoire aussi, d'un signe. Et un signe c'est, comme la science de la linguistique nous l'apprend aujourd'hui, un signifiant qui renvoie à un signifié. Comme l'icône renvoie à celui qu'elle représente, mais qui tout en étant représenté sur elle est au-delà d'elle. Le signe, c'est un contenant qui renvoie à un contenu.

Le signe qui est présent dans cette histoire de Thomas, huit jours après Pâques, ce signe peut se comprendre dans un double sens, et c'est là-dessus que nous terminerons. D'abord, les plaies que Thomas veut toucher. Ces plaies, les plaies du Christ, elles renvoient au-delà d'elles-mêmes. Elles sont les plaies d'un Vivant. Elles renvoient donc au fait qu'il n'y a pas de rupture entre le Crucifié et le Ressuscité, entre le vendredi saint et le dimanche de Pâques. Elles disent que le Vivant qui se manifeste à Thomas est le Crucifié. Le Vivant n'est pas autre. Il est dit aussi que, réciproquement, le Crucifié est le Vivant. L'évangile de Jean nous indique cela en disant que l'élévation du Christ sur la croix, c'est déjà son élévation à la droite du Père où, Vivant, il intercède pour nous. Si Thomas dit : « mon Seigneur et mon Dieu », cela veut dire que c'est le Crucifié en tant que Vivant qui est Seigneur et Dieu. Le Seigneur et Dieu, c'est le Crucifié, c'est-à-dire l'impuissant. La puissance de Dieu se manifeste dans l'impuissance du Crucifié. C'est là, sous le contraire, qu'éclate, dans l'impuissance, la puissance créatrice de vie, la toute-puissance de la grâce de Dieu. Tout cela est dans la ligne de l'évangile de Jean. Ce qui est dit au verset 29 par Thomas : mon Seigneur et mon Dieu, cela signifie alors : il faut persévérer dans la croix. Il faut persévérer dans la détresse du Christ. Il faut y croire sans même voir. La croix du Christ, le passage par les plaies du Christ, cela s'avèrera toujours passage vers la résurrection. Il s'agit d'endurer le passage par le Crucifié pour que le Crucifié se manifeste comme le Ressuscité. Pâques est dans le vendredi saint. Pâques est aussi dans *notre* vendredi saint.

Le deuxième sens de ce signe, c'est que les plaies dans lesquelles on peut découvrir le Christ vivant, ce sont celles de ses petits frères dont Jésus parle dans la parabole du jugement dernier : ce que vous avez fait... ce que vous n'avez pas fait... à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait ou que vous ne l'avez pas fait. C'est à travers la compassion avec les souffrances, c'est à travers l'amour du prochain que l'on découvre et vit l'amour de Dieu. C'est ce que dit la première épître de Jean, qui lie indissolublement l'amour de Dieu et l'amour du prochain, du frère. Le sens alors, c'est celui-ci : il s'agit de traverser les plaies humaines, les miennes et celles des autres, pour voir que ces plaies, les miennes et celles des autres, sont les plaies actualisées du Christ lui-même et que c'est en prenant soin de ces plaies, en les soignant comme dans le lavement des pieds tel que nous l'avons vécu hier, c'est ainsi que l'on rencontre le Vivant, le Ressuscité. « Mon Seigneur et mon Dieu », cette confession de foi de Thomas est alors une invitation à le suivre pour en venir, en traversant les plaies, à la même confession de foi. On voit les plaies, mais ces plaies deviennent seulement si on les traverse, le lieu de la visitation de Dieu, le lieu de la manifestation de la vie, le lieu de la résurrection, le lieu du Christ.

Demandons-nous un instant ce qui nous vaut d'être aujourd'hui ici et d'avoir peut-être déjà fait un cheminement spirituel, si ce n'est pas d'avoir traversé nos plaies et les plaies d'autrui qui nous a fait saisir, dans ces plaies, la visitation, la présence du Ressuscité. Reconnaître le Ressuscité. La reconnaissance du Ressuscité à travers le Crucifié, à travers les plaies humaines touchées, traversées, non camouflées, non fuies, mais soignées. Il s'agit d'une reconnaissance indirecte, mais il faut dire également : c'est le chemin indirect qui est le chemin direct.